

René Le Jeune, « inlassable passeur de mémoire »

Le 5 août 1944, quatre membres de la famille Le Jeune étaient assassinés à Gourvily, seulement trois jours avant la libération de la Ville. Hier, René Le Jeune a célébré ses proches disparus.

80 ans de liberté
1944-2024

L'histoire

« Cette journée, qui avait commencé dans la joie de se retrouver autour du pot-au-feu de grand-mère, s'est conclue dans les larmes après avoir perdu ce que nous avions de plus cher. » Les mots de René Le Jeune résonnent tels une chape de plomb, hier, une centaine de personnes accrochée à ses lèvres.

Cette journée du 5 août 1944, « jour de marché », l'octogénaire ne l'a jamais oubliée. Alors âgé de dix ans, il perdait sa mère, ses grands-parents et sa tante sous les balles allemandes, trois jours avant la libération de Quimper. C'est pour leur rendre hommage, ainsi qu'à quatre Résistants de Briec, qu'une cérémonie s'est tenue, hier, devant la boulangerie du Stangala, le lieu du drame.

« Ma mère y pense tout le temps »

La terrible fusillade a eu lieu quand un convoi allemand a surpris des Résistants venus prendre un café dans l'établissement familial, raconte René Le Jeune, au micro.

À ses côtés, Brigitte, sa nièce, tient serrée contre sa poitrine, bien en vue, un cadre des quatre membres de la famille disparus ce jour-là. « **Voici Marie-Renée Le Jeune** », explique-t-elle, en désignant le portrait en noir et blanc d'une élégante dame. Sa grand-mère, tuée à 33 ans. Une femme que Brigitte ne connaîtra jamais.

De cet évènement, « **ma mère**



La commémoration en mémoire du massacre de Gourvily s'est déroulée sur le lieu du drame, hier.

[PHOTO : OUEST FRANCE]

[sœur de René Le Jeune] **est traumatisée. Elle y pense tout le temps** ». Quatre-vingts ans plus tard, le fardeau est toujours aussi « **lourd à porter** » pour les survivants. D'autant plus tragique que, quand toute la population était en joie de la fin de la guerre, les Le Jeune pleuraient leur famille.

« Que les gens se souviennent »

Depuis, René Le Jeune est un « **inlassable passeur de mémoire** », comme le souligne Isabelle Assih,

maire de la Ville, venue assister à la cérémonie. Les quatre membres de la famille ont été reconnus Morts pour la France en 1946. Et puis, avec l'Association des orphelins de Déportés, Fusillés et Massacrés de France, l'octogénaire s'est battu pour ne pas les oublier. Pour qu'une plaque leur soit dédiée, en 1994. Pour que leur quatre noms soient inscrits, en 2024, sur le monument aux morts de Kerfeunteun.

Un devoir de mémoire essentiel aussi pour Élisabeth et Bernadette

Cornic. Depuis quatre ans, les deux sœurs quimpéroises se rendent religieusement à la cérémonie. Elles y avaient même amené leur mère centenaire. « **Il faut que les gens se souviennent**. » Se souvenir aussi des personnes tombées lors de la Libération de la cité, rappelle Isabelle Assih, notamment à la veille de la commémoration du 80^e anniversaire de la Libération de la cité.

Camille GAGNE CHABROL.

QR Code

Un QR Code sera installé bientôt sur la plaque commémorative. L'idée ? Que chacune et chacun, en un geste, puisse découvrir cette histoire et entretenir la mémoire.

Libération

Afin de célébrer la Libération de la Ville, il y a 80 ans, une cérémonie commémorative se déroulera jeudi, à 11 h, au monument de la Libération, allée de Locmaria.

Exode de Carhaix : « Nous avions peur »

Le 6 août 1944, la ville de Carhaix est évacuée sous la menace d'un bombardement des Alliés. Michel Bouguennec, 10 ans à l'époque, raconte, 80 ans après, cet épisode final avant la Libération.

80 ans de liberté
1944-2024

Entre guillemets

« Les Américains contournaient Carhaix. De ma maison, je voyais la poussière générée par leur avancée s'élever à l'horizon entre Plévin et Motreff. Monsieur le Manach, dans un acte de bravoure, monta sur le clocher de l'église de Plouguer avec un drapeau français. Le pauvre, il lui en coûta. Les Allemands le fusillèrent peu après. Ils entrèrent dans la bijouterie munis d'un ordre de réquisition de montres, et ils repartirent avec celles de clients. Le lendemain, l'ordre de l'exode fut donné, par un beau temps d'été.

Ma mère confectionna de petits sacs afin de répartir le peu d'argent qu'elle possédait, pour les cacher ensuite autour de notre poitrine.

Un regroupement place de la Mairie

Tout commença par un regroupement des habitants du quartier sur la place de la Mairie, duquel les personnes âgées, dont mes grands-parents, furent soustraites afin d'être dirigées vers l'hôpital. Nous fûmes ensuite dirigés vers la Grande rue pour gagner la place du Champ de bataille, où était rassemblé l'ensemble de la population carhaisienne. La colonne se forma rue Jobbé-Duval, puis direction rue de la Fontaine Lapic pour prendre la route de Prévasy.

Sous la menace des balles

Un avion survola la colonne : nous avions peur qu'il nous mitraille. Des coups de feu retentirent. Nous



Michel Bouguennec, âgé de 90 ans, raconte l'exode de Carhaix, 80 ans après.

PHOTO : OUEST-FRANCE

apprendrons que Pierrick Postollec, qui plus tard deviendra maire de Carhaix, avait reçu une balle dans la jambe à la hauteur de Pont-Bihan. Enfin, nous arrivions au canal à Kervoulidic ; arrivés du côté des Américains et des Résistants, ce fut le soulagement.

L'arrivée à Plévin

Mais la route était encore longue pour rejoindre Plévin. Il commençait à faire nuit. Nous constations avec effroi que des lueurs de flammes grossissaient à un endroit que nous situions vers la gare de Carhaix. On pensa alors que les Allemands mettaient le feu à la ville.

Nous arrivâmes enfin à Plévin, recueillis par un ami de mes parents, Émile Mercier. La sensation de dormir dans un lit n'avait jamais été aussi douce qu'après cette marche épuisante. Le lendemain, le bourg de Plévin, dont la population s'était enrichie de quelques milliers d'âmes, était devenu le théâtre de toutes les joies mais aussi celui de toutes les rancœurs.

Le retrait des troupes allemandes avait entériné la libération de Carhaix. Notre retour, en voiture cette fois, ne se fit pas attendre et la rencontre à l'orée de la ville avec une Jeep américaine, drapeau français flottant fièrement au vent, nous confirmait ce

qu'après quatre années d'occupation nous osions à peine croire.

Notre arrivée à Carhaix apporta quelques nuances à notre enthousiasme à la découverte des volets et carreaux cassés du magasin. Des pillards étaient passés par là. Heureusement, leur avidité dû se heurter à l'anticipation salvatrice de mes parents. >>

Informations : il tient à cœur à Michel Bouguennec, 90 ans, de livrer son récit par écrit, ne pouvant pas participer à la marche du souvenir ce mardi 6 août. Celle-ci aura lieu au départ de la place de la Tour d'Auvergne, à 15 h 30.

Il y a 80 ans, le Dark Victor s'écrasait dans la baie

Il y a 80 ans, le 5 août 1944, trois aviateurs alliés décédaient dans le crash du bombardier *Dark Victor*, dans la baie. Hier, une cérémonie poignante s'est tenue au cimetière où ils reposent.

80 ans de liberté
1944-2024

Le 5 août 1944, alors qu'il devait larguer une puissante bombe sur la base sous-marine de Brest, le *Dark Victor*, un Lancaster JB 139 de l'armée de l'air britannique, est touché par la défense contre-avions allemande. Avant que l'appareil s'écrase dans la baie, les sept membres d'équipage, anglais et canadiens, sautent en parachute. Trois d'entre eux, Reginald Pool, Roy Welch et Noel Wait, n'y survivent pas.

Len Curtiss parvient à regagner la plage de Sainte-Anne-la-Palud, où il est arrêté par les Allemands. Il sera libéré un mois plus tard par l'armée américaine. Jim Rosher et Ken Porter, eux, atterrissent et sont récupérés par la Résistance. Quant au pilote Donald Cheney, tombé en mer, il est secouru par des pêcheurs douarnenistes à bord du *Ar Menuzar*.

« Sacrifice ultime »

Hier, 80 ans jour pour jour après ce crash marquant de la Libération, une soixantaine de personnes, civiles, militaires et religieuses, étaient présentes, au bas du cimetière de Ploaré, dans ce carré militaire où reposent les trois aviateurs britanniques, « **témoignant de leur sacrifice ultime pour la liberté** », a salué Jocelyne Poitevin, la maire.

Étaient présents à la cérémonie Mickaël Wait, le frère de Noel Wait, avec son épouse, Christine, spécialement venus d'Angleterre. On comp-



Jocelyne Poitevin, Mickaël Wait et Christine Wait, Améline Buisson, Eric Rigal, François Cadic, Jean-Louis Sauban.

PHOTO : OUEST-FRANCE

tait également Eric Rigal, le petit-fils d'Aristide Québriac, l'administrateur des Affaires maritimes de Douarnenez et chef de la Résistance locale qui avait caché Donald Cheney, et l'avait aidé à quitter la France.

Du côté des familles des marins-sauveteurs, embarqués à bord du *Ar Menuzar*, on notait la présence

d'Améline Buisson, fille de Corentin Buisson, ainsi que Jean-Louis Sauban, fils de Louis Sauban.

« Je me rappelle... »

« Je me rappelle, j'avais 4-5 ans, j'étais à la maison, au-dessus du Rosmeur. Mon père a vu le *Dark Victor* tomber. Il est parti sur le port et a

pris un canot pour aller secourir l'équipage. Mais ils étaient morts. Il a ramené le corps de Reg Pool », a raconté Jean-Louis Sauban.

« Ceux que nous honorons aujourd'hui ont aimé l'humanité et offert leurs vies, car la vie humaine compte », a indiqué le Père Diassié avant de bénir les tombes.

Le sport comme arme, expo inédite incroyable

Exposition. Le musée de Quinéville (Manche) tend un pont entre 80^e anniversaire du D-Day et olympisme, avec 200 objets des JO 1936 de Berlin, jamais exposés.



Le parcours de la flamme olympique a été inventé pour les JO de Berlin en 1936. Le musée de Quinéville en présente la torche et le maillot de son dernier relayeur.

PHOTO : OUEST-FRANCE

Les Jeux de Paris le confirment : le sport est un outil déterminant de *soft power* pour les États. Qualité d'organisation, magnificence des infrastructures et résultats des athlètes sont l'occasion de poser sa supériorité à la face du monde. Cela ne date pas d'hier.

En la matière, tout a commencé véritablement en 1936, avec les JO de Berlin. En pleine ascension du national-socialisme allemand et en prémices de cette fureur nazie qui allait s'abattre sur l'Europe. C'est là qu'a été imaginé pour la première fois un parcours de la flamme, voulu par Joseph Goebbels.

Celui de 2024 s'est traduit en relais de la fraternité, de l'amitié entre communautés, de l'émotion saine. Celui d'alors, entre Olympie (Grèce) et Berlin, se faisait ombre noire planant sur le Vieux Continent en passant par la Bulgarie, la Serbie, la Hongrie, l'Autriche et la Tchécoslovaquie.

En cette année de 80^e anniversaire du D-Day et des JO en France, le petit musée de Quinéville (Manche), à portée de fusil d'Utah Beach, tend un

pont formidable entre les deux événements, consacrant une exposition aux JO de 1936. « Un thème controversé, rarement abordé dans les musées, mais on voulait explorer l'histoire en parlant sport, JO, et contexte politique », résume Timothé Van Kalk, son directeur.

Il s'est mis en chasse et il y a de quoi faire : c'est pour cette quinzaine olympique-là que le marché du produit dérivé, vendu comme souvenir, a pris son tour industriel (broches, foulards, cendriers, tasses, pâtes de verre décoratives...). Jusqu'à l'incroyable rencontre, « le genre de hasard absolument improbable ».

Une dizaine d'années de recherches

Un jour qu'il arpente les stands d'une petite bourse de *militaria* à Ambonay (960 habitants dans la Marne), il tombe sur Gérard Hulacq, de Chartres (Eure-et-Loir), le meilleur expert du genre en France. « Ce jour-là, je vendais de vieux documents, se remémore l'intéressé. Timothé me demande si j'ai des choses sur

Berlin 36, je réponds que je n'ai rien à vendre mais que je collectionne ce qui a trait à ces JO, les premiers Jeux vraiment modernes. Je lui montre ma collection sur le téléphone, il reste bouche bée. »

La collection – fruit de dizaines d'années de recherches – n'a jamais été présentée. Gérard Hulacq consent un prêt de plus de 200 pièces. Beaucoup sont rarissimes, comme une paire de chaussures de Jesse Owens ou le maillot que portait Fritz Schilgen, le dernier relayeur de la flamme. Ironie de l'histoire, Fritz Schilgen était antinazi, mais Leni Riefenstahl l'avait choisi pour sa plastique, incarnation parfaite de l'Aryen, selon elle. La cinéaste du Reich le voulait, lui, et pas un autre, en héros de son film de propagande *Olympia*, *Les Dieux du stade* sous son titre français.

Olivier CLERC.

1936, le sport comme arme. Jusqu'au 17 novembre au World War II Museum de Quinéville (Manche).

Il y a 80 ans, les dernières heures de l'Occupation

Trégunc — Rafle, reddition manquée, accrochage précèdent la Libération. Les 6 et 7 août 1944, les habitants du bourg de Trégunc vivent les heures les plus angoissantes de l'Occupation.

80 ans de liberté
1944-2024

« Dans les derniers temps, les rafles se multipliaient. Il était temps qu'ils partent. Tous les soirs, mon frère Arsène, né en 1925, dormait sous les combles accessibles par une trappe. Notre crainte, comme d'autres familles, était qu'il se fasse ramasser comme d'autres jeunes », évoquait Joseph Briand du village de Curiau, en 2012. Après la rafle de mai 1944, la dernière survient le 7 août, vers 6 h du matin, après la reddition manquée du 6 août des Russes auprès de la Résistance dirigée par le commandant Rinciaux.

En fin d'après-midi, les Russes, enrôlés dans la Wehrmacht, perdent quatre hommes à Beg Rouz Vorc'h, tandis que les maquisards de Vengeance et de Libération parviennent à quitter les abords du bourg. L'ennemi enrégimenté boucle le bourg, la nuit se transforme en calvaire pour les habitants. Le 7 août au matin, l'Occupant enferme dans le grenier de l'école des filles, où est cantonnée la garnison depuis 1940, tout homme se trouvant sur son passage.

« Le jour de la rafle ceux qui ont pu s'échapper parviennent à se cacher dans les champs. C'était durant les moissons et nous étions dans le grand champ. Ils y ont trouvé refuge et sont restés jusqu'à la nuit. Je me rappelle leur avoir apporté à manger. Le soir lorsque la situation s'est calmée ils sont venus dormir dans le foin », témoignait Marie Dagorn, de la ferme de Trémot, en 2012.

Des grandes fosses

« Dans le champ de Parc Person, à l'emplacement du Sterenn, les Allemands creusent trois grandes fos-



Dans les jours qui suivent la libération de Trégunc et de Concarneau, 7 et 25 août 1944, les membres des Forces françaises de l'intérieur (FFI) défilent dans Trégunc.

PHOTO : OUEST-FRANCE

ses larges et profondes, un talus de terre de chaque côté du trou. Plus tard, on les comble. Lorsque je gardais les vaches et que le vent soufflait, je m'abritais derrière ces buttes de terre. À quelle fin ont-elles été creusées ? Toujours est-il que l'attaque de Kernaourlan sauve le bourg d'un Oradour-sur-Glane », évoquait une habitante du bourg en 2015.

De leur côté, les résistants ne veulent pas rester sur l'échec de la veille. Une attaque est programmée au 7 août. Le lieutenant Martin trouve au sud-ouest de la ferme de Kernaourlan, entre Trégunc et Nizon, un terrain propice à une embuscade.

Le 7 août, dès 7 h, les résistants du groupe Vengeance prennent position. Les fusiliers et quatre des fusils-

mitrailleurs sont disposés derrière un muret situé au nord et en contrebas d'un champ de 80 à 100 mètres de large qui borde la route où doit passer le convoi. Le dernier fusil-mitrailleur est posté à une trentaine de mètres en arrière, derrière un talus dominant la première ligne. Sa mission consistera à faciliter le décrochage des hommes engagés dans le cas où ils seraient attaqués de front.

L'attaque de Kernaourlan

Après un tir d'environ 3 minutes, le commandant ordonne le décrochage. Les hommes, en file indienne, prennent la direction du boqueteau. L'appel effectué, le commandant constate l'absence de Berth, qui servait le cinquième fusil-mitrailleur.

« Nous entendons de temps en temps une vive fusillade vers Croissant-Bouillet. Vers 19 h, Nerzic rentre avec sa patrouille. Il a perdu un tué, le soldat Trichard et deux blessés, Katio et Hélios », relate le commandant. Le convoi de la Wehrmacht en piteux état traverse le bourg de Trégunc, semant aussitôt l'inquiétude dans l'esprit des habitants. Séance tenante, les soldats de la garnison, craignant de tomber entre les mains de la Résistance, quittent le bourg en direction de Concarneau. Trégunc est libéré le 8 août.

Jeudi, à 11 h, se déroulera la commémoration, place des anciens combattants. Suivie, à 11 h 15, d'un vin d'honneur offert par la municipalité.



L'ancienne école communale des filles depuis le parking Georges-Beaujean, résistant du mouvement Vengeance exécuté, à Kerguerizit, le 25 juin 1944.

PHOTO : OUEST-FRANCE



Les soldats du bataillon FFI, dirigé par Le Nerzic et les résistants du groupe Vengeance, à leur tête Georges Martin, après la libération de Concarneau, le 25 août 1944.

PHOTO : OUEST-FRANCE

Quand le pilote rencontrait ses sauveteurs, en 1993

Le *Dark Victor*, dont l'histoire est « un rendez-vous régulier de la mémoire » à Douarnenez, fait partie des 1 000 avions alliés abattus en Bretagne pendant la Seconde Guerre mondiale. Ces faits de guerre font l'objet d'un gros travail de recherches et de collectage du Conservatoire aéronautique de Cornouaille depuis une trentaine d'années.

Retrouvailles en 1993

« Derrière chaque uniforme, il y a un homme et un parcours de vie dans des moments extrêmes, explique François Cadic, président de l'association et ancien maire. Notre volonté était de retrouver ces aviateurs survivants pour connaître leur histoire et recueillir leurs témoignages et



François Cadic, président du Conservatoire aéronautique, et le tableau représentant le crash. | PHOTO: OUEST-FRANCE

ressentis tout au long de leurs parcours d'évasion. »

Au début des années 1990, le Conservatoire aéronautique de Cornouaille est parvenu à contacter les

rescapés du *Dark Victor*. L'association a même fait venir le pilote Donald Cheney et le mécanicien Jim Rosher à Douarnenez, en 1993.

Une rencontre avec plusieurs pêcheurs qui avaient participé à l'opération de sauvetage avait été organisée. Des retrouvailles émouvantes, qui ont permis de cicatriser certaines blessures.

« Don Cheney s'était toujours senti responsable de la mort de Reg Poole, le radio du *Dark Victor*, se souvient François Cadic. Reg Poole avait été gravement blessé dans la frappe des Allemands et Don Cheney l'avait aidé à sortir de l'avion par une trappe d'évacuation. Don Cheney était convaincu d'avoir mal actionné le parachute de son camarade et que

c'était cela qui lui avait coûté la vie. Lors de sa venue à Douarnenez, nous lui avons présenté la personne qui avait repêché Reg Poole. Celle-ci lui a révélé que le parachute était bien ouvert quand il a découvert le corps. Don Cheney qui en faisait des cauchemars depuis des années a retrouvé la paix après cela. C'est ce que nous a dit son épouse. »

À noter qu'une partie de l'exposition sur les quatre jours de la Libération à Douarnenez, visible à la mairie jusqu'au 31 août, est consacrée au *Dark Victor*. L'occasion d'admirer de près, notamment, le tableau de Mark Postlethwaite représentant la scène du crash.

Soukoura-Jeanne DEMBÉLÉ.

Ouest-France

6 août 2024

Scaër

Voilà 80 ans, la ville était libérée



La cérémonie dimanche matin, s'est déroulée, place de la Résistance, en présence d'une assistance nombreuse et de 15 porte-drapeaux. | PHOTO : OUEST-FRANCE

Renée Nabat (fille de René Turquet, un des 33 résistants morts au combat) et Frédéric Le Beux, maître de cérémonie ont fait l'appel des 33 noms. Depuis l'an dernier, en effet, un 33^e nom a été ajouté aux 32, figurant sur la stèle, celui de René Carer mort au combat et qui a reçu l'an passé également un hommage particulier par la promotion de gendarmerie de Châteaulin. Son nom apparaît maintenant sur le monument aux morts devant l'église. Il s'était engagé dans l'armée de terre en 1936 au 2^e régiment de tirailleurs algériens.

Démobilisé en 1942, il intègre la gendarmerie et est affecté à la brigade de Tournon-sur-Rhône (dont la caserne porte aujourd'hui son nom). Dans cette brigade, il a lutté clandestinement contre l'occupant allemand, puis est passé à la lutte armée en 1944.

Début août, en cette année 1944,

les rumeurs couraient dans le bourg parlant de la libération de la ville. Le 4 août, l'annonce est effective, les Allemands sur le départ prendront la direction de Bannalec, puis de Lorient.

Dimanche, un membre de l'ANACR (Association nationale des anciens combattants et amis de la Résistance) a pris la parole, et évoqué l'appel des FTP (Francs-tireurs et partisans) à continuer le combat jusqu'à la Libération complète de la France.

« Mourir en 1944, fauché par une balle allemande, c'est le sacrifice fait par des jeunes Scaërois, pour les générations futures, pour la justice et la liberté. C'est pourquoi, il sera toujours utile de nous rassembler le 4 août. Il s'agit de leur rendre hommage, de s'assurer qu'aucun des noms que nous égrenons lors de l'appel aux morts ne tombe dans l'oubli. »